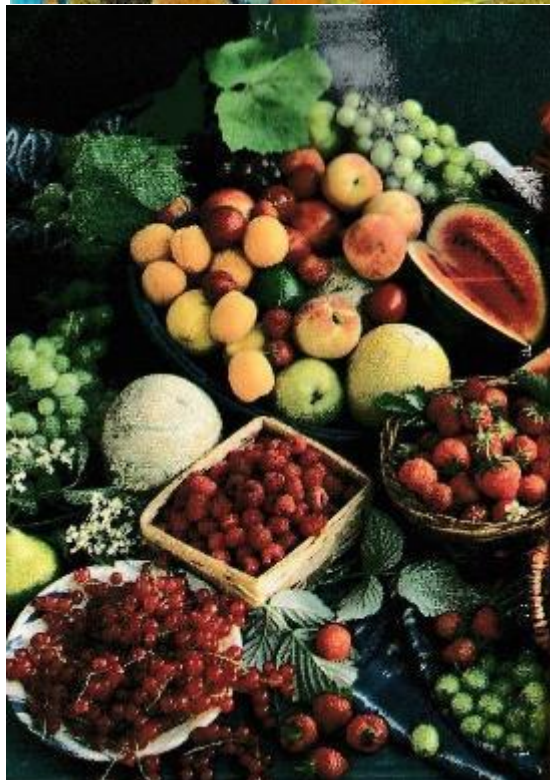
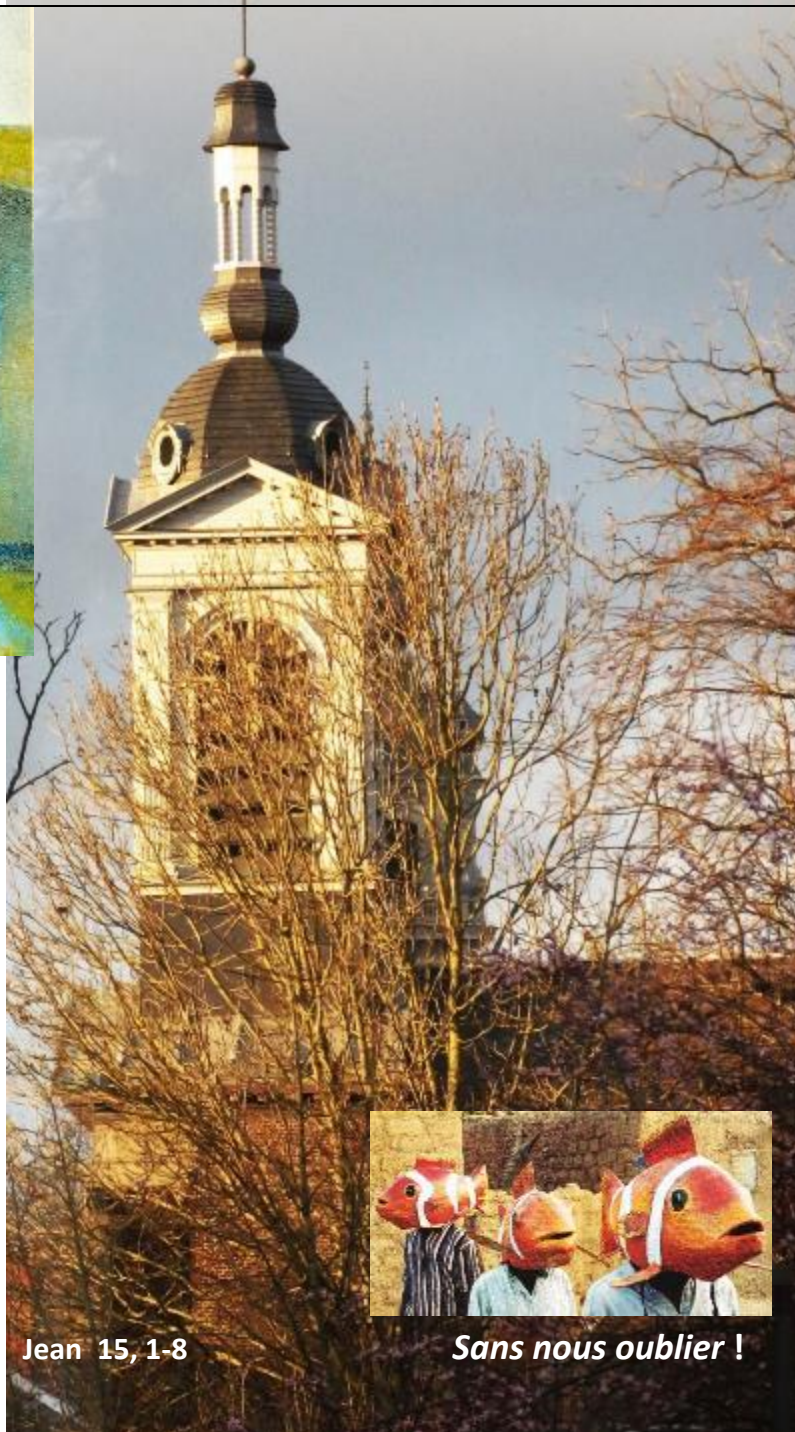
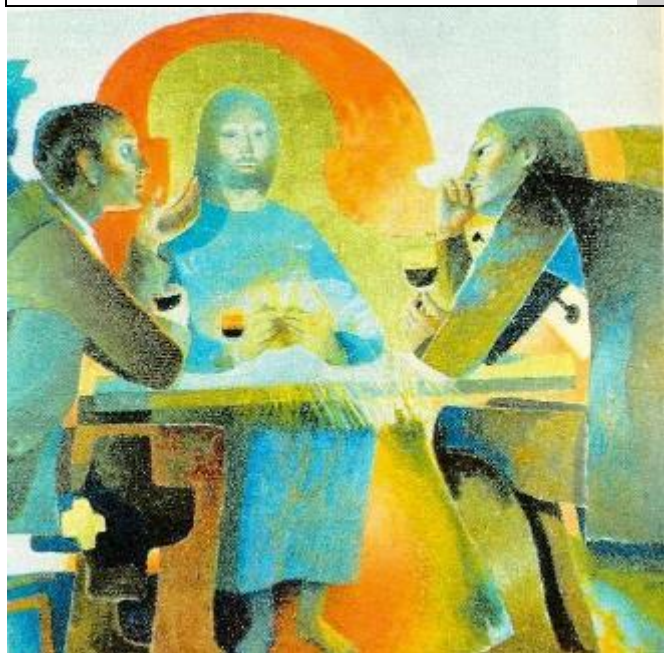


Notre-Dame de Messines



D'
E
m
m
a
ü
s
aux
F
r
u
i
t
s

Jean 15, 1-8



Sans nous oublier !

Secrétariat paroissial de Notre-Dame de Messines

Pamela Kossi Nina

Dans l'église, rue de Bertaimont, Tél. 065/35 14 04

messines.secretariat@outlook.be

Ouvert du mardi au vendredi, de 8h30 à 11h30 et 15h30 à 18h30 (Samedi, de 8h30 à 10h30)

<https://www.facebook.com/ClocherNDMessines/>

Pour recevoir ou faire envoyer cette Feuille par mail: clocherdemessines@outlook.be

Curé de la Paroisse: André Minet, curé-doyen, rue du Chapitre 3, 7000 Mons

Secrétariat décanal, rue du Chapitre 3. Tél. 065/84.46.94.

Sommaire de ce numéro en haut de page 2 du fascicule A

Le socle de notre foi: la résurrection

*Avant de parcourir le mois d'avril, une dernière réflexion-méditation sur la résurrection.
Elle émane du cardinal Godfried Danneels (Extrait d'un enseignement publié en 2007).*

Est-ce bien vrai? Mais est-il vrai qu'après sa mort, Jésus se soit relevé pour une nouvelle vie dont la mort a disparu? De cette question dépend le maintien ou l'effondrement de notre foi. Si ce n'était pas vrai, il s'agirait non seulement de la disparition d'un article du Credo, mais encore de la ruine de tout l'édifice. Paul n'affirme-t-il pas: «*Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et vide aussi notre foi*» (1 Cor 15, 14)? Où en trouver la preuve?

Peut-être dira-t-on que certains chrétiens ont toujours expérimenté personnellement que Jésus se tenait vivant devant eux. Nous connaissons la parole de Paul Claudel lors de sa conversion à Notre-Dame de Paris (1886). «*Et tu étais soudain pour moi Quelqu'un de vivant*». Voilà qui est respectable et crédible. Mais cela suffit-il?

Par ailleurs, d'autres signes encore peuvent indiquer que le Christ vit: des conversions comme celles de Charles de Foucauld, de François, d'Augustin et de tant d'autres. Ou encore les témoignages de communautés vivantes où, hier comme aujourd'hui, il se passe de grandes choses. De même, les guérisons miraculeuses dans des sanctuaires ou des lieux de pèlerinages. Pour certains, c'est la convergence de ces signes nombreux et variés, qui est décisive pour faire le pas de la foi.

Mais, en fait, il n'y a qu'une seule indication qui offre assez de solidité: le témoignage simple et constant des apôtres qui affirment unanimement: «*nous... avons mangé avec Lui et bu avec Lui après sa résurrection d'entre les morts*» (Ac. 10, 41). Le sol le plus ferme pour notre foi en la résurrection, ce sont les apparitions pascales de Jésus à ses disciples et leurs témoignages.

Apparitions et apparitions Toutes les «apparitions» ne sont pas à mettre sur le même pied. Celles accordées aux apôtres sont uniques en leur genre. Il y a des apparitions qu'on peut qualifier de «mystiques», comme il y en eut tant au fil de l'histoire: Bernadette de Lourdes, sainte Marguerite-Marie Alacoque à Paray-le-Monial, Thérèse d'Avila. Le Nouveau Testament en connaît aussi: l'apparition à Paul devant Damas et ses autres extases. Toutes ces expériences sont du même type: le voyant est extrait de ce monde-ci pour être transporté dans un autre, il ne sait plus rien du monde ordinaire et il devient insensible à ce qui s'y passe. Ainsi, pendant ses apparitions, Bernadette ne sentait-elle-même plus la bougie sous sa main.

Mais les apparitions aux apôtres sont tout autre chose: les apôtres ne sont pas expulsés de leur univers quotidien. Ils restent à pied d'œuvre au bord de la mer de Galilée et ils ne déménagent pas dans le «*troisième ciel*» qu'a connu Paul (2 Cor 12, 2). Les apparitions pascales se distinguent aussi de ce que vécurent Pierre, Jacques et Jean lors de la transfiguration sur la montagne. Après Pâques, Jésus prend l'initiative de les rejoindre là où ils sont. Il se laisse toucher, se met à table avec eux et il laisse Thomas mettre son doigt dans son côté. «*Il se donne à voir...*», dit l'évangile. Mais cela ne durera que peu de temps et se terminera pour de bon à l'Ascension.

Bien sûr, on n'aboutira jamais à une preuve historique décisive quant à la présence de Jésus lors de ces apparitions. Car après la résurrection, Jésus ne relève plus de l'histoire... Mais ce qui peut bien être appréhendé par l'histoire, c'est le témoignage des apôtres qui en parlent: ont-ils bien dit cela? qu'ont-ils dit? étaient-ils fiables? Voilà qui est à la portée de l'historien.

Le témoignage des apôtres

Peut-on se fier à leur témoignage? Tout d'abord, il est très ancien. La première attestation se trouve chez Paul dans la lettre aux Corinthiens, où il dit: «*Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais reçu moi-même: Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures. Il est apparu à Céphas, puis aux douze. Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois; la plupart sont encore vivants et quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. En tout dernier lieu, il m'est aussi apparu à moi, l'avorton.*» (1 Cor 15, 3-8). Cette lettre date de 57. Mais lors de sa première visite, en l'an 51, Paul avait déjà délivré ce message aux Corinthiens. Le message lui-même est encore bien plus ancien, puisqu'il ressort du texte cité que Paul utilise des mots qui ne sont pas les siens: ils lui ont été transmis. La formulation ne vient pas de lui. Elle lui fut communiquée, comme il le reconnaît lui-même. Tout cela doit donc avoir été mis en forme entre 36 et 39, c'est-à-dire moins de dix ans après les faits. Très tôt après la mort et la résurrection de Jésus, on prêchait largement et on croyait que «*Christ est ressuscité! Il est vivant*».

Mais les apôtres auraient-ils été des fanatiques qui, après la mort de Jésus, s'accordèrent pour dire que Jésus était ressuscité? Voilà qui est difficile à admettre: comment auraient-ils pu se concerter? Quelqu'un, en tout cas, n'aurait pu s'entendre avec eux, et c'est Paul. Car il était auparavant plus un persécuteur de l'Eglise qu'un sympathisant. En outre, la rapide mutation d'état d'esprit des apôtres – d'un profond abattement à une joie extrême – n'est explicable que par une intervention extérieure.

Par ailleurs, les apôtres ne font figure ni d'intrigants ni de faussaires. En tout ce qu'ils disent, ils sont à la fois très honnêtes et sobres. Dans les évangiles, le nombre de pages consacrées à la résurrection est fort limité. Or, celui qui invente est généralement prolix et très circonstancié. Ils ne disent rien non plus sur le «comment» et le «quand» de la résurrection. Les apocryphes, tel l'évangile de Pierre (120), ont bien plus d'imagination. Les récits authentiques sont extrêmement sobres; ils ne s'ouvrent pas sur une proclamation triomphante, mais bien sur des apparitions accordées à des femmes. Au début, on ne le reconnaît même pas: il ressemble plutôt à un pêcheur ou à un jardinier. Il ne peut donc s'agir d'une création imaginative ou d'une projection. C'est toujours Jésus qui intervient et qui prend l'initiative. Les apparitions ne ressemblent en rien à la manifestation aveuglante de Dieu au Sinäï, pas plus qu'à celle du Tabor. Jésus pénètre simplement dans le petit monde des disciples. Un décor impressionnant et toute mise en scène sont totalement absents.

Il y a aussi le tombeau vide. En soi, ce n'est naturellement pas une preuve dirimante. Les disciples comme les Juifs auraient bien pu emporter Jésus, pour rendre la vénération posthume impossible. Mais voilà qui est peu vraisemblable ! Si la tombe avait été occupée, les Juifs n'auraient pas manqué de le vérifier. Elle était donc bien vide.

La résurrection n'est pas un fait historiquement constatable. Il faudra toujours la foi pour y croire. Et cette foi est aussi l'œuvre de l'Esprit: «*Nul ne peut dire: 'Jésus est Seigneur (ressuscité), si ce n'est par l'Esprit Saint*» (1 Cor 12, 3). Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que la foi chrétienne repose sur l'expérience très particulière faite par quelques témoins que Jésus avait choisis par avance (cf Ac 1, 22). Et ceux-ci annoncèrent honnêtement ce qu'ils avaient vu et entendu, depuis le baptême de Jean jusqu'à l'Ascension. Notre foi repose sur des sources fiables, ainsi que Luc le dit dès le début de son évangile n'écrivant qu'après s'être soigneusement informé (cf. Lc 1, 1-4). Mais la foi elle-même ne découle pas nécessairement de cette information fiable : elle est le fruit de la grâce divine et de notre libre consentement.

Du 1er au 30 avril

Cinq dimanches commentés - une fête mariale ...et quelques saints



Michel Rua

(1837-1910)

«Avec dix Don Rua, je partirais à la conquête du monde» déclarait Don Bosco. Et il aimait énumérer les qualités et les vertus de celui qu'il désigna comme son successeur : «Don Rua possède tout cela» (tout ce qui est nécessaire pour continuer l'œuvre du fondateur).

Le jeune Michel a quinze ans lorsque son père meurt prématurément. Il vient alors habiter l'Oratoire du Valdocco, qui compte déjà 36 pensionnaires. Dès cette époque, Don Bosco discerne sa valeur.

Samedi 6 avril Bienheureux **Michel Rua** (1837-1910)

«À nous deux, nous avons tout fait de concert», disait de lui don Bosco, dont il fut le plus proche collaborateur. Il a 8 ans lorsqu'il rencontre don Bosco. En 1852, il entre à l'Oratoire de Valdocco, et très vite, avec trois autres jeunes, il participe aux réunions qui donneront naissance à la société des prêtres de Saint François-de-Sales.

Dès 1859, il est le premier directeur spirituel de la jeune congrégation alors même qu'il n'est pas encore ordonné. Il succède à don Bosco comme recteur majeur de l'Ordre en 1888, lui donnant une large expansion. «C'est au Cœur Sacré de notre Maître que nous irons puiser, comme éducateurs, l'amour très pur de la jeunesse, la douceur et la mansuétude ...»

À la suite de don Bosco, il a déployé une «vision éducatrice intégrale» en réponse aux profondes aspirations des jeunes.

À sa mort, Don Bosco laissait 57 maisons salésiennes.

Michel Rua en laissa 345.

Il a été béatifié le 29 octobre 1972 *Magnificat* – 293

Michel, le 25 mars 1855, prononcera ses premiers vœux. Il n'a pas 18 ans.

Bientôt il dirige deux patros dans Turin. Il abat un énorme travail. Quand Don Bosco envisage d'aller présenter sa congrégation au Pape, il prend avec lui Michel Rua.

Dimanche 7 avril

2^e dimanche de Pâques

Jean 20, 19-31

C'était après la mort de Jésus, le soir du premier jour de la semaine.

Les disciples avaient verrouillé les portes du lieu où ils étaient, car ils avaient peur des Juifs.

Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous ! »

Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Jésus dit de nouveau : « La paix soit avec vous !

De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, de vous envoie. » Ayant ainsi parlé, il répandit sur eux son souffle et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint.

Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus ». Or, l'un des Douze, Thomas (dont le nom signifie « Jumeau ») n'était pas avec eux quand Jésus était venu.

Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! »

Mais il leur déclara : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à l'endroit des clous,

si je ne mets pas la main dans son côté, non, je n'y croirai pas ».

Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux. Il dit « La paix soit avec vous ! » Puis il dit à Thomas :

« Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant ». Thomas lui dit alors : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu ».

Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas mis par écrit dans ce livre. Mais ceux-là y ont été mis afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et afin que, par votre foi, vous ayez la vie en son nom.

Au rythme de l'autre



Thomas doute. Et plutôt deux fois qu'une. Il ne croit pas au témoignage des apôtres. Il doute de Jésus ressuscité. Il a besoin de voir, de toucher, de constater et de vérifier. À ses yeux, la foi n'est pas de l'ordre du risque, elle doit être certitude. Il n'est pas question pour Thomas de prendre un quelconque risque. Et il n'hésite pas de le signifier aux autres apôtres.

Les portes sont verrouillées. La communauté des apôtres est au complet, avec sa peur des Juifs et le doute de Thomas. Jésus est au milieu d'eux. Face au Ressuscité, Thomas ne dit rien. Jésus ne s'impose pas, il ne cherche pas à bousculer Thomas. Il le rejoint dans ses questions, dans son doute, au cœur de sa recherche. Jésus donne à Thomas d'entrer dans l'échange de la foi. Les questions de Thomas ont des réponses: *avance, regarde, mets ta main dans mon côté*. Pour Thomas, il est temps de risquer un pas, une parole. Jésus accompagne le doute de Thomas. Il l'éduque pour lui donner de naître à la foi: *Mon Seigneur et mon Dieu!* Thomas n'est plus incrédule, il devient croyant.

Face à celui qui cherche ou qui doute, nous ne pouvons avoir d'autre attitude que celle de Jésus devant l'apôtre Thomas: «viens, avance, touche, vois». Devenir témoins de notre foi, c'est prendre le risque de dire à l'autre «viens et vois ». Et pour cela, il nous faut marcher au rythme de l'autre.

Benoît Gschwind, assomptionniste – *Prions en Eglise* - N° 160

7 avril **Dimanche de la Divine Miséricorde** et fête de St **Jean-Baptiste de la Salle**

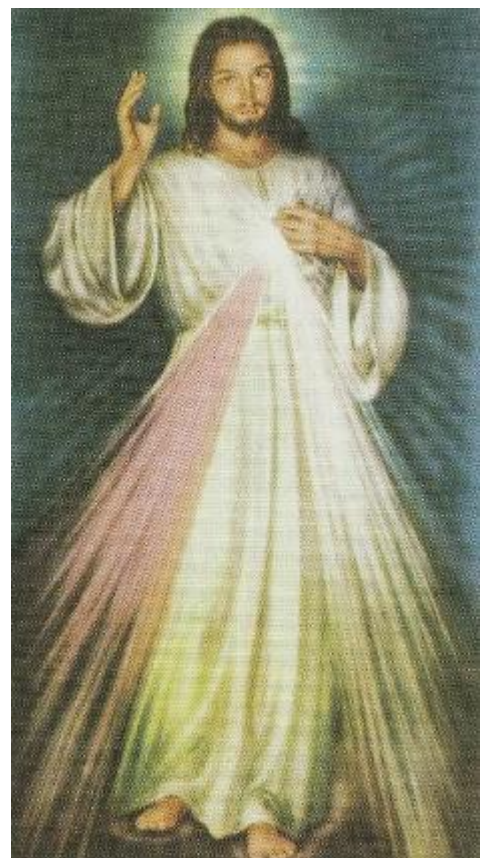
Comment prier la Miséricorde Divine

Dans la révélation biblique, ce thème a été approfondi par des mystiques, telle sainte Faustine. Le Christ lui a inspiré une spiritualité et des supports pour la prière: une image, un chapelet et une fête.

Un nombre croissant de personnes sont touchées par la spiritualité de la Miséricorde Divine dont cette image est l'élément le plus connu.

L'origine de cette spiritualité

La miséricorde est un thème central de la révélation biblique. Mais au cours des siècles, des saints en ont développé certains aspects. Sainte Faustine (1905-1938), une religieuse polonaise (de son nom de baptême, Helena Kowalska), fut ainsi «appelée à entrer dans les profondeurs de la Miséricorde Divine», comme l'écrit le pape dans sa bulle d'indiction du jubilé. Le *Petit Journal* dans lequel elle a consigné les messages reçus du Christ présente plusieurs moyens pour y puiser des grâces.



Une icône à contempler

Sainte Faustine a d'abord fait peindre une image de Jésus tel qu'il lui est apparu: en tunique blanche, une main levée pour bénir, la seconde touchant son cœur d'où sortent deux rayons, l'un blanc qui purifie, l'autre rouge qui vivifie. Ils rappellent le sang et l'eau qui s'écoulent du flanc transpercé dans l'Évangile (Jean 19, 34). Mais ici le Christ est ressuscité. *«À travers le mystère de ce cœur blessé, le flux restaurateur de l'amour miséricordieux de Dieu ne cesse de se répandre sur les hommes et les femmes de notre temps»*, écrivait saint Jean-Paul II.

Une prière jaculatoire

Sur ce tableau est inscrite une formule jaculatoire: *«Jésus, j'ai confiance en toi.»* Car, comme le notait le même pape polonais: *«Un simple acte de confiance suffit à briser la barrière de l'obscurité et de la tristesse, du doute et du désespoir.»*

Une expérience que fait Marie-Monique: *«C'est un peu ma prière du cœur, témoigne cette mère de famille. Quand je perds pied, je marmonne cette petite phrase qui me garde dans l'amour de Jésus et me redonne confiance.»*

Un chapelet à méditer

Le chapelet de la miséricorde se dit sur un chapelet classique de cinq dizaines. Mais les paroles sont différentes. Sur les trois premiers grains, on dit un Notre Père, puis un Je vous salue Marie, puis un Je crois en Dieu. Ensuite, on dit sur chaque gros grain: *«Père éternel, je t'offre le corps et le sang, l'âme et la divinité de ton Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus-Christ, en réparation de nos péchés et de ceux du monde entier.»* Et sur les petits grains: *«Par sa douloureuse Passion, sois miséricordieux pour nous et pour le monde entier.»* On termine le chapelet en disant trois fois: *«Dieu saint, Dieu fort, Dieu éternel, prends pitié de nous et du monde entier.»*

Une heure pour plonger ne Dieu

Le Christ recommande également à sainte Faustine d'implorer quotidiennement la miséricorde à 15 heures, c'est-à-dire au moment de sa mort en croix. *«À cette heure-là, la grâce a été donnée au monde entier – la miséricorde l'emportera sur la justice»*, lui confie Jésus. *«À chaque fois que tu entendras sonner 3 heures, immerge-toi tout entière en ma miséricorde en l'adorant et en la glorifiant.»* Violetta Wawer, une quadragénaire apôtre de cette dévotion, propose de régler la sonnerie de son téléphone à cette heure comme un rappel. Marie-Monique quant à elle y pense et prie: *«Ô sang et eau, qui avez jailli du Cœur de Jésus comme source de miséricorde pour nous, j'ai confiance en vous.»*

Une fête liturgique annuelle

Le 30 avril 2000, jour où il a canonisé sainte Faustine, Jean Paul II a institué, selon la demande de Jésus à cette jeune Polonaise, le dimanche de la Divine Miséricorde, une semaine après Pâques (le 7 avril cette année). *«En ce jour, les entrailles de ma miséricorde sont ouvertes, je déverse tout un océan de grâces sur les âmes qui s'approcheront*, confie Jésus à sainte Faustine; *«toute âme qui se confessera et communiera, recevra le pardon complet de ses fautes et la remise de leur peine; (...) qu'aucune âme n'ait peur de s'approcher de moi, même si ses péchés sont comme l'écarlate.»*

Une neuvaine de préparation commence le vendredi saint, dont on peut facilement se procurer les textes. *«La spiritualité de la Miséricorde divine, précise Marie-Monique, m'a permis d'approfondir l'amour de Dieu pour nous. Il n'est pas un juge. Il nous rejoint dans notre misère, tel que nous sommes.»*

Xavier Accart (Mensuel Prier) – La Vie - 13 avril 2023

Saint Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719)

Il fut un pionnier en ouvrant une école qui offrait aux enfants pauvres un enseignement populaire. Reims, Paris, Rouen virent les premières fondations de ce prêtre rémois autour duquel s'étaient groupés quelques enseignants, les Frères des écoles chrétiennes.

Dans sa vieillesse, le fondateur eut à subir de lourdes épreuves de la part de ses frères.

Magnificat

La vie ne prend pas toujours l'orientation que l'on pouvait prévoir. Jean-Baptiste de La Salle avait gravi facilement les degrés vers le sacerdoce, depuis la tonsure reçue à seize ans jusqu'à l'ordination à vingt-sept ans. Formé à Paris à St-Sulpice, condisciple de Fénelon, il bénéficie à son retour à Reims d'une prébende de chanoine. Son avenir est assuré!

Sauf que... Sa vie apparemment toute tracée bifurque brusquement et pour le mieux! Grâce à l'accueil d'un visiteur, le souci des enfants pauvres et sans instruction devient sa préoccupation. Tout commence petitement. Il offre à trois jeunes gens de les prendre en charge s'ils veulent bien instruire des enfants pauvres. L'œuvre est lancée et ne s'arrêtera plus. Les ouvertures d'écoles vont se succéder à partir de 1679. L'enseignement est gratuit, la pédagogie prend en compte les dispositions de l'enfant, la formation chrétienne est assurée par l'exemple et la référence à l'Évangile. Jean-Baptiste apporte un grand soin à la formation des maîtres. L'œuvre marche bien mais rencontre des obstacles: opposition des maîtres d'école, des curés, des évêques. On condamne la gratuité, la pédagogie, l'abandon du latin au profit du français. Pillages des écoles, procès et condamnations s'ensuivent.

Monsieur de la Salle est destitué de sa charge de supérieur et les écoles sont fermées. Il reprend pourtant sa place, «obligé» par les Frères au nom du vœu héroïque qu'il avait prononcé en 1691. Son œuvre est achevée en 1717, avec l'élection du premier frère comme supérieur général. C'est un laïc et non un prêtre.

À sa mort en 1719 l'Évangile a donné un nouveau fruit; Jean-Baptiste s'est laissé conduire comme il l'exprime bien lui-même : «Dieu... voulant m'engager à prendre soin des écoles, le fit d'une manière fort imperceptible et en beaucoup de temps; de sorte qu'un engagement me conduisit dans un autre, sans l'avoir prévu dans le commencement.»

Se laisser conduire...!

Dominica 2006

Lundi 8 avril

Annonciation du Seigneur

Luc 1, 26-38



Annonciation - 2 BD dessinées par Jean-François Kieffer

C'est en notre nom que Marie a répondu «oui». Comme pour elle, l'Esprit Saint engendre en nos cœurs le Fils de Dieu, né parmi les hommes pour apporter l'espérance.

Montre-nous, Marie,
le chemin de l'espérance dans tout travail de l'homme.
La réalité de l'Amour dans l'attention
et le respect des autres si différents.
L'union dans la reconnaissance, par le service, le pardon, le partage...

Car par ton Fils, Marie,
nous avons tout à aimer et à partager,
tout à trouver et à comprendre,
tout à espérer.

Par le Christ, Marie,
tu fais de notre chemin terrestre la voie de l'Évangile, vers Dieu, par Dieu et en Dieu.
Dr Gillard, extrait de «Prières à Marie» - *Prier au quotidien* - Mars 06

Lundi 8 avril On fête également **sainte Julie Billiard** (1751-1816)
Fondatrice de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame

Mardi 9 avril **Sainte Waudru**

Valtrude ou Waudru – Veuve et abbesse (+ 688)

Vie – Valtrudeou, Valdetrude ou Vaudru (lat. *Waldetrudis*) était fille de saint Walbert et de sainte Bertilie. Elle eut pour sœur sainte Aldegonde (v. 30 janvier); elle naquit à Cousolre où elle passa les premières années de sa vie. Ses parents la donnèrent en mariage à un vertueux jeune homme, de noble famille, qui remplissait des fonctions importantes à la cour des rois mérovingiens. Il avait nom Madelgaire ou Mauger (Vincent). Les quatre enfants qui naquirent de cette union devinrent autant de saints que l'Église a placés sur les autels, savoir: Landry, évêque de Meaux; Dentelin qui mourut en bas-âge; Aldetrude et Madelberte qui se firent religieuses, sous la conduite de sainte Aldegonde leur tante.

Vaudru remplit admirablement tous ses devoirs d'épouse et de mère chrétienne; elle veilla avec une constante sollicitude sur ses enfants et s'efforça de former leurs jeunes cœurs à la vertu. Elle exerçait en leur présence les œuvres de la plus touchante charité pour leur inspirer une tendre compassion à l'égard des membres souffrants de Jésus-Christ. Elle



distribuait une partie de ses biens aux pauvres, aux veuves, aux orphelins, donnait de grandes sommes pour le rachat des captifs, pour la réception des étrangers et des voyageurs. Elle aspirait pourtant à une vie plus parfaite et rêvait de consacrer à Dieu le reste de ses jours dans quelque monastère, loin du monde et dans la pratique des vertus religieuses. Elle persuada son époux d'entrer dans ce dessein, et il put entrer avant elle en religion; il s'y détermina après une instruction qu'il entendit lors de la consécration du monastère de la Celle. Il reçut alors la bénédiction de saint Aubert, évêque de Cambrai, et il alla s'enfermer au monastère de Haumont, où il prit le nom de Vincent.

Vaudru voyait ses enfants disposés à suivre l'exemple de leur père: Landry, le futur évêque de Meaux, recevait la prêtrise, les deux filles Aldetrude et Madelberte ne devaient pas tarder à se placer sous la direction de leur tante, Dentelin, le plus jeune de la famille, était mort aussitôt après son baptême. Une vision du ciel qu'elle eut durant son sommeil la détermina à l'accomplissement de son sacrifice. Il lui sembla que Géry, ancien évêque de Cambrai, lui remettait entre les mains un calice plein de vin: quand elle en eut goûté, elle n'eut plus que dédain pour le monde et vif désir des biens célestes. Elle rapporta en toute simplicité cette vision à des personnes peu discrètes; sa résolution d'entrer en religion fut vite connue, des hommes animés d'un mauvais esprit s'en moquèrent et la traitèrent d'insensée. Cette épreuve ne fit qu'exercer sa patience et son humilité: elle la prépara à diriger les autres dans la voie de la perfection.

Suivant les conseils de Ghislain, abbé de la Celle, elle fit construire une maison sur une montagne, appelée depuis cette époque Chateaulieu (*Castri locus*) et où s'éleva plus tard la ville de Mons en Hainaut. Elle trouva ensuite cette maison trop spacieuse et trop magnifique, car elle voulait garder les règles d'une pauvreté rigoureuse: elle en sortit; la nuit suivante, la maison croula en grande partie, elle fut remplacée par une demeure plus modeste. Toujours sur l'avis de Ghislain, Vaudru alla demander le voile des veuves à l'évêque de Cambrai, Aubert, puis elle vint se renfermer dans la nouvelle habitation, attentive à procurer la gloire de Dieu, à se montrer serviable envers le prochain. La prière faisait ses délices; elle s'exerçait par les jeûnes et les veilles à réduire son corps en servitude. De saintes filles et d'illustres veuves vinrent se mettre sous sa conduite: tels furent les débuts du monastère autour duquel s'est formée la ville de Mons.

Mais de nouvelles épreuves ne tardèrent pas à exercer la vertu de Vaudru pour la faire briller d'un plus vif éclat. Le démon, furieux de n'avoir pu la vaincre, pendant qu'elle était dans le monde, chercha à la troubler dans sa retraite: tantôt il lui rappelait le souvenir de son ancienne splendeur, tantôt il lui inspirait des pensées de découragement. Elle résista avec courage à toutes ces attaques de l'ennemi et goûta bientôt une paix délicieuse. Plus d'une fois, dans sa solitude, elle reçut la visite de sa sœur Aldegonde, alors que celle-ci vivait encore dans le monde et sollicitait de ses parents la permission de se donner à Dieu, ou même plus tard quand elle se fut retirée dans son monastère de Maubeuge. Le Seigneur récompensa Vaudru dès cette vie: en échange de ses sacrifices, il lui accorda d'abondantes consolations; il se plut à lui communiquer les mystérieux secrets du ciel, il lui donna d'opérer de merveilleuses guérisons. Parfois, pour seconder son zèle, il multipliait l'argent qu'elle faisait distribuer en aumônes, d'autres fois il lui donnait le pouvoir de chasser les démons, de guérir des enfants moribonds, par l'impression du signe de la croix. Après une vie sainte, Vaudru alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Elle mourut le 9 avril 688.

Culte – Des prodiges continuèrent d'illustrer le tombeau de Vaudru: le culte dont elle fut l'objet remonte à l'époque même de son bienheureux trépas. Le nom se trouve dans les

anciens martyrologes. À Mons, dont elle est patronne, on célébrait quatre fêtes en son honneur: le 9 avril anniversaire de la mort, le 3 février, translation des reliques, le 2 novembre, anniversaire de la canonisation, le 12 août, séparation du chef d'avec le corps. Le martyrologue romain mentionne le *dies natalis* au 9 avril.

Saint Hubert, évêque de Tongres (+ 727), éleva de terre le corps de Vaudru et cette cérémonie fut accompagnée de nombreux miracles. En 1250, Pierre, évêque d'Albe et légat du pape, fit la séparation du chef et du corps en présence de Nicolas, évêque de Cambrai. En 1349, le 7 octobre, les reliques furent portées en procession dans les rues de Mons, pour obtenir la cessation de la Peste. Ces reliques reposent toujours à Mons dans une riche châsse d'un merveilleux travail; un reliquaire particulier contient le chef. Chaque année, le lendemain de la Sainte Trinité, les reliques sont portées en procession à travers la ville. L'église dédiée à sainte Vaudru est un des plus beaux monuments religieux de la Belgique. À une lieue environ de Mons, dans le village de Castiaux, on montre la fontaine de sainte Vaudru où s'opérèrent de nombreuses guérisons. (Pages 231 à 216)

Bibl.: *Acta sanct*, 9 avril – **Voir aussi:** une vie de la sainte, dans *Analectes de l'hist. Eccl. De Belgique* (1867), p. 218 – Une autre vie, dans les *Œuvres de Phil. De Harveng*, auquel elle est parfois attribuée – Molinier, *Sources*, n. 532 – L. Destombes, *Vies des saints... Cambrai et Arras*, t. II, p. 104.

Collégiale de Mons

Mardi 9 avril 2024

FÊTE DE SAINTE WAUDRU



Waudru en tenue d'abbesse - Statue en pierre (XVIème siècle) – Mons, Collégiale.

HOMMAGE À LA PATRONNE DE LA CITÉ

12 heures: **Messe au pied de la Châsse**

18 heures: **Cérémonie d'hommage**

Judi 11 avril Saint **Stanislas** (1030-1079)

Un des saints les plus chers au cœur des Polonais, cet évêque de Cracovie excommunia le roi Boleslas pour son inconduite. Celui-ci se vengea en l'assassinant au cours d'une célébration.

On retrouve dans ce récit l'auteur des Actes avec les deux éléments qui lui sont chers. D'abord, l'im-portance du repas. Bien sûr, c'est un moyen pour l'auteur d'authentifier la présence physique de Jésus, mais il faut y voir un rappel de ce fait que les toutes premières

assemblées chrétiennes se sont faites autour du repas. Celui-ci était, en premier lieu, commémoratif de celui que Jésus prit avec les siens la veille de sa mort. Mais le repas est aussi le lieu réel du partage.

Les disciples qui rentraient d'Emmaüs racontaient aux onze apôtres et à leurs compagnons ce qui s'était passé sur la route et comment ils avaient reconnu le Seigneur quand il avait rompu le pain. Comme ils en parlaient encore, lui-même était là au milieu d'eux et il leur dit : « La paix soit avec vous » : Frappés de stupeur et de crainte, ils croyaient voir un esprit. Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous bouleversés ? Et pourquoi ces pensées qui surgissent en vous ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi, regardez : un esprit n'a pas de chair ni d'os, et vous constatez que j'en ai. » Après cette parole, il leur montra ses mains et ses pieds. Dans leur joie, ils n'osaient pas encore y croire, et restaient saisis d'étonnement. Jésus leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea devant eux. Puis il déclara : « Rappelez-vous les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : Il fallait que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. » Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures. Il conclut : « C'est bien ce qui était annoncé par l'Ecriture : les souffrances du Messie, sa résurrection d'entre les morts le troisième jour, et la conversion proclamée en son nom pour le pardon des péchés, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. C'est vous qui en êtes les témoins. »

L'autre élément, cher à Luc, c'est « l'intelligence des Ecritures ». Ceux qui

avaient cru en Jésus voyaient en lui le Messie annoncé par les prophètes. Lui mort, leur espérance était vaine. Une tâche essentielle des apôtres sera d'affirmer et d'expliquer que « tout cela avait été annoncé ».

Ce langage, compréhensible pour les contemporains de Jésus, ne peut être premier dans l'annonce que nous faisons aujourd'hui de la résurrection. Toutefois, si les hommes ne « connaissent » pas les Ecritures, une réalité est toujours sous leurs yeux : c'est la permanence de l'injustice, de la violence. De même que Jésus a été mis à mort, aujourd'hui encore on assassine le « Juste ». La tentation est de désespérer, de s'enfermer comme les disciples au soir du vendredi saint. Ce qui demeure le signe de la présence de Jésus et de son Esprit, c'est qu'en dépit de tout cela, il existe des hommes qui, même sans le connaître explicitement, continuent de croire à l'amour, de vouloir le bien...

C'est à nous, croyants en Jésus, d'être attentifs à ces veilleurs de l'amour pour que la petite lampe de leur espérance vienne s'allumer à la nôtre et qu'à leur tour ils deviennent disciples de Jésus.

Sœur Anne-Elisabeth – *Prier au Quotidien* – N° 190

Mardi 16 avril

Saint **Benoît-Joseph Labre** (1748-1783)

Né à Amettes, dans le Pas-de-Calais, aîné de quinze enfants, élevé par un oncle prêtre, il veut se faire trappiste, puis chartreux. Mais la vocation de Benoît est d'être, avec quelques livres de méditation dans sa besace, pèlerin des sanctuaires d'Europe où il s'attarde dans l'adoration du Saint-Sacrement. Surtout en Italie (Lorette, Assise, Rome), qui adopte cet étrange « vagabond de Dieu », tellement mystique et tellement attaché à la pauvreté qu'il ne tend même pas la main pour mendier et se laisse envahir par les poux.

Malade, couvert d'ulcères, il meurt à Rome dans l'arrière-boutique d'un boucher compatissant. Et il est aussitôt appelé « le petit saint » par les enfants et la piété populaire.

Pèlerin – N° 5758

Jeudi 18 avril

Saint **Ursmer** (644-713)

Ursmer ou Ursmar fut abbé de Lobbes.

Dimanche 21 avril

4^e dimanche de Pâques

Jean 10, 11-18

Journée mondiale de prière pour les vocations (*Collecte*)

Je suis le bon berger : le bon berger se dessaisit de sa vie pour ses brebis. Le mercenaire, qui n'est pas vraiment un berger et à qui les brebis n'appartiennent pas, voit-il venir le loup, il abandonne les brebis et prend la fuite ; et le loup s'en empare et les disperse. C'est qu'il est mercenaire et que peu lui importent les brebis. Je suis le bon berger, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père ; et je me des-

saisis de ma vie pour les brebis. J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos et celles-là aussi, il faut que je les mène ; elles écouteront ma voix et il y aura un seul troupeau et un seul berger. Le Père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie pour la reprendre ensuite. Personne ne me l'enlève mais je m'en dessaisis de moi-même ; j'ai le pouvoir de m'en dessaisir et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

Donner et recevoir

Donner sa vie pour les hommes et la recevoir de nouveau de son Père, voilà bien tout le secret de l'existence du Fils et toute la dynamique du mystère pascal que nous célébrons en ce temps. Donner, c'est le contraire de garder et retenir, d'épargner, de mettre la main sur ou de s'agripper. Recevoir, cela s'oppose à prendre, exiger ou revendiquer. Le Christ est tout entier tourné vers les hommes ses frères et vers Dieu son Père, rien ne le centre sur lui-même. Les hommes, tous les hommes : le bon pasteur veut rassembler en un seul troupeau les brebis de plusieurs enclos, car il est hors de question que certaines se perdent ou soient abandonnées à leur sort. Notons que cela implique, pour les brebis déjà intégrées au troupeau – nous par exemple – d'accepter avec joie que d'autres les rejoignent, sur la décision du berger. Elles partagent une même dignité, il n'y a pas de brebis de première ou de deuxième classe. Le Fils prend la tête de l'unique troupeau pour le conduire vers le but ultime, la maison du Père. Le pasteur est aussi un passeur: le premier, il a traversé *les ravins de la mort* (Ps 22, 4), il a donné sa vie en toute confiance quand, les bras étendus sur la croix, il a remis son esprit entre les mains du Père. Que le Fils bien-aimé, premier-né d'entre les morts, nous apprenne à faire de notre propre vie une offrande et à recevoir chaque jour l'inestimable grâce d'être vivants sous le regard d'amour du Père. Alléluia!

Christelle Javary - *Magnificat* - N° 341

Mardi 23 avril Saint **Georges** (Mort vers 303)

Saint Georges subit le martyre à Lydda en Palestine, peu avant l'avènement de l'empereur Constantin.

En ces quelques mots tient tout ce qu'on sait d'assuré sur celui que les Grecs appellent «le grand martyr» et dont le culte prit aussi tant d'extension en Occident.

Dès le Ve siècle, les chrétiens de Syrie et d’Egypte lui consacraient des monastères et des églises. Il en allait de même, cent ans plus tard, en France et en Allemagne. Cependant, c’est en Angleterre que saint Georges devint et resta le plus populaire. En 1222, le concile national d’Oxford établit en son honneur une fête d’obligation ; dans les premières années du XVe siècle, l’archevêque de Cantorbéry prescrivit de donner à cette fête autant de solennité qu’à Noël; entre temps, le roi Edouard III avait fondé, en 1330, l’ordre célèbre des chevaliers de Saint-Georges, dénommés également chevaliers de la Jarretière.



Parmi les légendes relatives à ce martyr, la plus connue est celle où on le voit terrassant le dragon.

Cet animal effroyable, dit la *Légende dorée*, habitait un étang près de Silène en Libye. Des armées entières envoyées contre lui n’avaient pu l’exterminer. Parfois il sortait de l’étang et, de son souffle enflammé, anéantissait tout ce qui était à sa portée. On finit par l’apaiser en lui portant deux brebis chaque jour pour son repas. Quand les brebis manquèrent, il fallut lui donner des jeunes filles qu’on tirait au sort. Précisément, le sort avait désigné la

filie du roi lorsque Georges, tribun militaire, vint à passer par le pays. Ému de pitié, il fait le signe de la croix, part à cheval à la rencontre du dragon qui déjà s’avance la gueule ouverte, et il le tue d’un coup de lance. Il fit ensuite un beau sermon à ce peuple idolâtre, après lequel le roi et ses sujets embrassèrent la vraie foi et demandèrent le baptême. Le prince offrit une grosse somme d’argent au sauveur de sa ville et de sa fille; mais Georges la remit aux pauvres, et il continua sa route sans rien vouloir garder pour soi.

Omer Englebert – *Les Saints d’avril* - Albin Michel (Version 1949)
Illustration: Enseigne, fin XIVE-début XVIe (*Le Pèlerin* - France)

Mercredi 24 avril

Saint **Fidèle de Sigmaringen** (XVIe-VIIe s.)

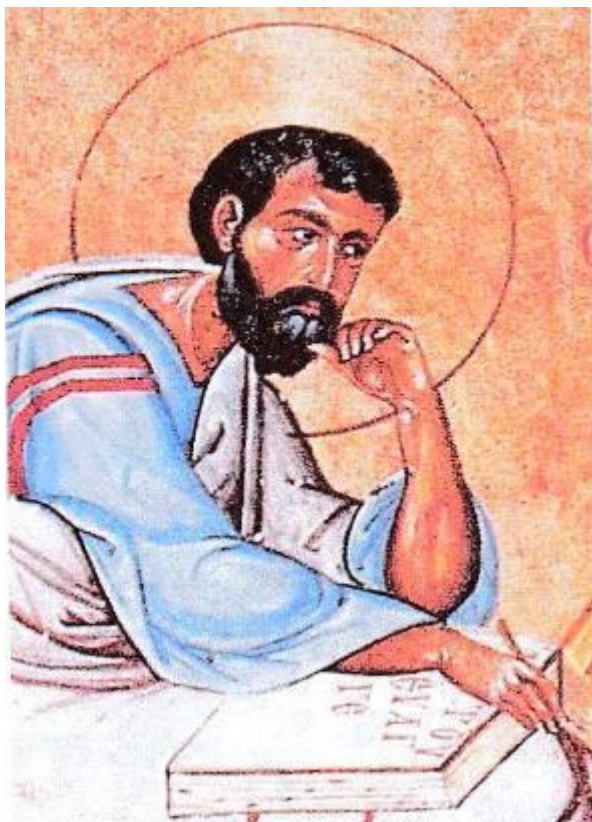
Marc Roy (1578-1622), né à Sigmaringen (Allemagne), fut avocat à Colmar avant d’entrer chez les capucins de Fribourg-en-Brisgau, où il devint le père Fidèle. Religieux plein de charité et prédicateur populaire, il fut désigné par la congrégation de la Propagation de la foi pour une mission chez les protestants des Grisons (Suisse). Il y mourut, tué par un groupe de fanatiques

Magnificat – N° 341

Jeudi 25 avril Saint **Marc**, évangéliste

Marc, d’après les Actes, est donc dans le sillage de Paul dès le premier voyage missionnaire; mais il est peu sûr qu’il ait effectivement participé à ce voyage.

Ce personnage est nommé de diverses manières par les Actes. Il est cité sous le nom de Jean dans la première partie du chapitre 13 (v. 1-12 et v.13). Ce texte forme un bloc littéraire



que Luc a rédigé à partir de données primitives difficiles à cerner. Le nom «Jean» pourrait suggérer une tradition particulière. Ailleurs, dans les Actes, Marc est désigné comme *Jean surnommé Marc* (Ac 12, 12.25; 15, 37); les lettres apostoliques se réfèrent à lui tout simplement sous le nom de Marc (Col 4, 10; 2 Tim 4, 11; Phm 24). Son deuxième prénom, Marc, passé à la postérité, ne semble pas *a priori* refléter une mission, ou un trait spécial, ou un événement marquant de sa vie; il a peut-être été utilisé pour le distinguer de Jean, l'Apôtre, fils de Zébédée. Marc a davantage excellé dans un rôle de second, d'«auxiliaire», que dans une fonction prééminente.

C'est dans la maison de *Marie, mère de Jean, surnommé Marc* (Ac 12, 12), que Pierre vint se réfugier après sa libération de prison. Cette précision, apportée par Luc, montre que Marc était bien connu à Jérusalem, puisque la mère est distinguée par le fils, et que sa maison était un lieu

familier pour les chrétiens. Selon Colossiens 4, 10, Marc était *le cousin de Barnaba*, donc un *Helléniste* comme lui, mais établi à Jérusalem. Il aurait fait partie très tôt du groupe des disciples (Ac 12, 25); il aurait connu Jésus durant son ministère public. D'aucuns aiment voir en lui «le jeune homme riche», dont l'histoire est si bien racontée dans le deuxième Evangile (Mc 10, 17-31; cf. Mt 1, 16-30 et Luc 18, 18-30).

Marc, comme Barnaba, disparaît du texte des Actes, alors qu'il s'embarque pour Chypre avec lui (Ac 15, 39), mais son nom réapparaît dans la première lettre de Pierre et plusieurs lettres pauliniennes tardives. Ainsi, il est mentionné parmi les *collaborateurs* de Paul en Philémon (v. 24), lorsque Paul est en prison (Phm vv. 1.9.23). Nous avons placé cette lettre lors qu'une captivité probable à Ephèse, autour des années 54-55. Cela signifierait que Marc aurait rejoint Paul et ses compagnons en cet endroit. Dans la deuxième lettre à Timothée (4, 11), Paul demande à Timothée de venir à Rome, où il est prisonnier (Cf 2 Tm 1, 16-17; 2, 9) et d'amener Marc avec lui, car il lui est *précieux pour le ministère*. Selon *Colossiens* 4, 10, Marc a rejoint Paul, qui est en prison.

La première lettre de Pierre (5, 13) relève encore la présence de Marc à Rome, mais auprès de Pierre souffrant à cause du Christ (Cf 1 P 5, 1). Pierre le nomme son *fils*, ce qui rappelle les liens particuliers qui le rapprochaient de lui (Cf. Ac 12, 12). Depuis le IIIe siècle, Marc est supposé avoir été à l'origine de l'Eglise d'Alexandrie. L'Eglise copte, qui l'a toujours considéré comme son fondateur, continue à vénérer «ses restes» dans sa grande cathédrale du Caire.

Marc et le deuxième Evangile

La tradition affirme que Marc avait rassemblé, à Rome, le matériau (oral et écrit) de la prédication de Pierre pour rédiger le deuxième Evangile. C'est ce qu'affirment Clément d'Alexandrie, Papias, Irénée et Eusèbe. Le deuxième Evangile a souvent été vu comme l'évangile de Pierre à cause de la présentation très vivante, réaliste, et parfois peu édifiante, qui y est faite de sa personne. Les paulinismes du deuxième Evangile pourraient suggérer aussi que son auteur a été un compagnon de Paul. L'Evangile est destiné à des gens issus du

paganisme et connaissant le grec de la «koinè», comme le montrent les faits suivants: la rédaction du texte en grec, la traduction des quelques mots araméens qu'il contient (Mc 5, 41; 7, 34; 15, 34), les explications destinées à des lecteurs ne connaissant pas les traditions juives ou le langage palestinien (Mc 3, 17; 7, 2.11; 10, 12; 12, 42; 14, 70; 15, 42), les citations, relativement nombreuses de l'Ancien Testament, faites généralement selon la Septante. Les latinismes qui lui sont propres (Mc 2, 23; 5, 23; 6, 27; 7, 4), la mention de Rufus, dont le père, Simon, porte la croix derrière Jésus (Mc 15, 21) et qui viendra à Rome (Cf. Rm 16, 13), sont d'autres indices aidant à accepter que l'Évangile fut écrit à Rome. L'idée que le rédacteur pourrait appartenir à l'École lucanienne vient aussi en faveur d'une rédaction à Rome, car Luc lui-même est venu dans cette ville (Cf. Col 4, 14; 2 Tim 4, 11).



Le deuxième Évangile, surtout si on accepte que Marc en est le rédacteur final, aurait été édité après la mort de Pierre (en 64), mais probablement avant la ruine de Jérusalem. Il ne présente pas d'allusion précise à cet événement, si ce n'est la clause: *Que le lecteur comprenne* (Mc 13, 14b). Cette clause est en rapport avec *l'abominable dévastateur installé là où il ne doit pas être* (13, 14a); elle pourrait indiquer que la guerre juive a déjà commencé. La proximité de la persécution récente de Néron aurait impressionné le rédacteur, qui aurait fortement insisté sur la nécessité, pour le disciple, de porter sa croix derrière Jésus. La péricope finale (Mc 16, 9-20) fut ajoutée plus tard, afin de fournir une conclusion logique à l'Évangile. Rédigée dans un style et un vocabulaire différents du reste, elle est un résumé de ce que les autres Évangiles rapportent sur les événements de Pâques. L'addition fut ajoutée au début du IIe siècle après Jésus Christ.

Jean-Marie Guillaume

Prêtre de la Société des Missions Africaines, formé à l'Université Angelicum de Rome et à l'École Biblique de Jérusalem

Jésus Christ en son temps - Vivre la Parole - Médiaspaul -1997)

L'Évangile selon saint Marc ou la recherche de l'identité de Jésus

L'Évangile selon saint Marc lui est attribué par Eusèbe de Césarée au IVe siècle, lequel rapporte des témoignages décrivant Marc comme compagnon de l'apôtre Pierre à Rome. Avant ou peu après le martyre de Pierre, Marc aurait retranscrit fidèlement l'enseignement de ce dernier. Son Évangile s'adresse tout particulièrement aux populations païennes romaines. Son récit est adapté aux catéchumènes (personnes se préparant à être baptisées) et répond à la question: qui est Jésus-Christ? Marc débute son Évangile par: «Commencement de l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu» (Mc 1, 1). Voilà une affirmation qui peut paraître énigmatique au lecteur. L'Évangile se présente comme un itinéraire capable de conduire le croyant à découvrir qui est Jésus. À deux reprises, une réponse est donnée concernant son identité: lors de la profession de foi de Pierre, un Juif qui l'appelle «Messie» (Mc 8, 29-30), puis, par la confession de foi d'un païen, le centurion romain au pied de la croix, qui l'appelle «fils de Dieu» (Mc 15, 39). Le texte de Marc permet au lecteur de se voir confirmer ces affirmations, en suivant le propre cheminement des disciples. Tout le récit est centré sur la destinée de Jésus, dont la finalité est sa passion, sa mort et l'annonce de sa résurrection. Il ne peut être

compris qu'à la lumière de ces dernières qui, en l'état initial de l'Évangile, marquent son terme.

En effet, dans la première version de l'Évangile de Marc, Marie de Magdala, Marie et Salomé retrouvent, effrayées, le tombeau vide. Un jeune homme leur annonce la Résurrection. Le dernier chapitre concernant l'apparition de Jésus ressuscité sera rajouté plus tard. Marc met le lecteur devant un mystère et dit l'émotion des femmes: elles ont peur et sont stupéfaites. Ce qui contraste avec les récits de Matthieu et de Luc dans lesquels celles-ci courent annoncer la nouvelle. Marc clôt son Évangile sur l'incompréhension des contemporains de Jésus face à son messianisme et à sa passion, aspect primordial qu'il développe constamment. Pourtant, entre la prédication de Jean-Baptiste, qui ouvre le récit, et la découverte du tombeau vide, se succèdent miracles et enseignements, dont un spécialement destiné aux disciples. Lors des épisodes de la tempête apaisée ou de la marche sur les eaux, Jésus met leur foi à l'épreuve.

À chaque miracle, Jésus exhorte les témoins de la scène à se taire. C'est ce que l'on appelle le «secret messianique». Il peut d'abord être expliqué par le scepticisme ambiant: Jésus ne signifie pas clairement sa véritable identité et ne veut pas offrir l'image d'un guérisseur ou d'un messie

politique. Par cette phrase récurrente, Marc indique au lecteur une certaine façon de percevoir les guérisons, au-delà du miracle et des métaphores illustrées par les paraboles: Jésus, homme, est le représentant de son Père, Dieu. Ce secret messianique pourrait aussi trouver son origine dans le contexte de la rédaction de l'Évangile: Marc s'adresserait à la communauté des chrétiens persécutés, invitée dans un premier temps à ne transmettre qu'à ceux qui s'adjoignent volontairement à la révélation christique.

La narration du dernier repas de Jésus et de ses disciples a pour point d'orgue l'institution de l'Eucharistie (Jésus y bénit le pain, le rompt et partage une coupe de vin). Non seulement c'est l'ultime acte de Jésus avant sa passion, mais c'est à sa lumière que l'évangéliste relit la vie du Christ: il est le fils de Dieu, trahi par Judas et renié par Pierre (les deux passages encadrent l'Eucharistie) offrant son corps et son sang. De plus, le récit de ce repas pascal a une vocation liturgique: le vin, figurant le sang du Christ, versé pour une alliance nouvelle entre Dieu et les hommes, doit devenir une pratique cultuelle pour la communauté des croyants, perpétuant ainsi le sacrifice du Christ.

Anne-Cécile Huprelle – Dossier «Les Évangiles» - *Le Monde des Religions* - Nov-Déc 2005

Illustration: Couverture de la BD *Évangile de Marc* – Dessins de Michel Crespin – Editions Deux Coqs d'or



1 «Moi, je suis la vigne véritable et mon Père est le vigneron.
 2 Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'enlève, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, pour qu'il porte encore plus de fruit.
 3 Déjà vous êtes purs grâce à la parole que je vous ai dite.
 4 Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure pas sur la vigne, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi.
 5 Moi, je suis la vigne; vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit; car hors de moi vous ne pouvez rien faire.
 6 Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il se dessèche; on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent.
 7 Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et vous l'aurez.
 8 C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit et deveniez mes disciples.

Notre vitalité de sarment

La vigne est l'image biblique de notre vie collective, telle que Dieu l'a voulue. Il nous aime en peuple et nous connaissons bien les trois formulations de notre unité en Christ: l'Eglise, le Peuple de Dieu, le Corps eucharistique.

Aujourd'hui, Jésus nous offre une autre image. Nous sommes les sarments d'un unique tronc, le Christ. C'est dire la forte unité entre Jésus et nous, et entre nous.

Six fois, Jésus va marquer cette unité par l'expression «en moi». Notre vie de sarment dépend entièrement de notre union au cep. Jésus dit cela très rudement: coupés de moi, vous ne pouvez rien faire, on ne peut que vous jeter

dehors, où vous vous dessécherez et vous ne serez plus bons qu'à être brûlés.

Au contraire, le sarment uni au cep **donne du fruit**, surtout si le vigneron l'émonde. Ici apparaît le Père en vigneron attentif aux nécessaires sacrifices qu'exige une véritable vitalité.

Ce symbole de la vigne s'oppose à une conception de plus en plus individualiste de la vie chrétienne. Une vie puissante ne se déploie que selon la trilogie johannique: le Père, Jésus et les sarments, nos frères.

L'individualisme conduit souvent à des solitudes ou à des vies qui se développent mal. La conscience de faire partie d'un ensemble est une grâce et une promesse de santé chrétienne. Même si cela comporte des exigences qui nous gênent, cherchons notre épanouissement au cœur de la vigne où Jésus nous communique la sève filiale et la sève fraternelle.

André Sève – *L'évangile du jour* - Bayard/Centurion

Lundi 29 avril Sainte **Catherine de Sienne** Patronne de l'Europe avec Brigitte de Suède et Edith Stein

Caterina naît à Sienne, le 25 mars 1347, jour de l'Annonciation. Elle est le 23^e enfant de Lapa dei Nuccio et du teinturier Giacomo Benincasa. À l'âge de six ans, elle reçoit une apparition du Seigneur sur le chevet de l'église des Dominicains. Il lui sourit et la bénit. Émerveillée par la beauté du Christ, l'enfant n'aura plus d'autre espoir que de lui appartenir entièrement. Elle se retire souvent dans une pièce obscure de la maison familiale pour prier et espérer en son divin Epoux.

Sa famille souhaiterait un autre époux, en chair et en os celui-là, pour la jolie fille qui vient d'avoir douze ans. Mais après la mort en couches de sa sœur Bonaventura, en 1362, Catherine se coupe les cheveux et mène une vie austère. La famille fait d'elle la servante de

la maison et lui retire sa chambre. C'est alors qu'elle découvre sa «cellule intérieure» que personne ne pourra lui enlever. Elle ne sort plus de ce lieu puisqu'elle y retrouve la présence de son Bien-Aimé. Pour elle, la vie est un pont, on le traverse sans y fixer sa demeure. Le Christ est le vrai pont qui va de la terre au ciel.

À cette époque, devant le manque de ferveur du clergé, des chrétiens aspirent à la perfection, sans vouloir vivre dans les cloîtres. À seize ans, Catherine est admise dans la confrérie des *Mantellate*, du nom du manteau que portent les membres. Ce n'est pas un ordre religieux, mais une sorte de communauté nouvelle. Catherine restera laïque. Les membres des confréries vivent dans leur propre maison ou en petits groupes, dans la solitude et l'espérance, et se sanctifient par une vie d'oraison intense qui rythme leur journée.

L'épouse du Christ

Un jour, en prière dans sa cellule, Catherine a une vision: Marie prend sa main et la met dans celle de Jésus qui lui passe un anneau d'or au doigt. Ces épousailles mystiques inaugurent le ministère apostolique de Catherine. Elle sort de sa solitude et se met au service des autres. Son amour de Dieu débouche sur l'action. Elle veut sauver les âmes, en commençant par les pauvres, les malades, les prisonniers et les condamnés à mort. Femme d'espérance, elle a l'élan pour aimer jusqu'au bout, comme le Christ qui aima les siens jusqu'à la fin. Jamais, dit-elle, on ne doit estimer sa misère plus grande que la miséricorde divine.

L'espérance infaillible de Catherine se nourrit dans un échange cœur à cœur avec le Christ. Elle y expérimente les douleurs de la passion. C'est ce qui lui donnera la force de devenir messagère auprès des pontifes et des princes, selon ce message du Christ: «Moi je serai toujours avec toi, soit que tu ailles, soit que tu reviennes, et toi tu porteras l'honneur de mon nom et ma doctrine aux petits et aux grands, qu'ils soient laïques, clercs ou religieux.»

Elle commence sa mission en réconciliant des familles de la Toscane. Les guérisons et les conversions se font de plus en plus nombreuses. Des disciples de toutes conditions forment autour d'elle une fraternité qui l'accompagne dans son ministère. Sa mission est maintenant claire: ramener à Rome le pape qui, pour des raisons politiques, s'est installé à Avignon, et faire cesser la division dans l'Eglise.

Fille de l'Eglise

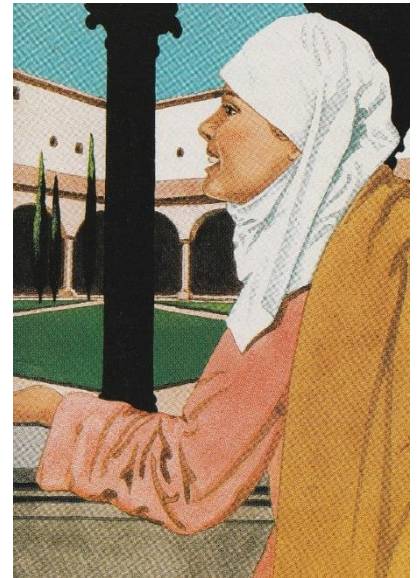
En 1370, elle commence une activité diplomatique et politique qui la mène sur les routes de l'Italie. Elle échange des lettres avec des cardinaux pour préparer la réforme de l'Eglise. Elle espère un renouveau des ordres religieux, un retour à l'Evangile. Mais pour guérir l'Eglise des maux qui la ravagent de l'intérieur, Catherine prie et s'offre elle-même. Contre de telles armes, il ne peut pas y avoir de défaite. Jésus lui avait dit: «Fais-toi capacité et je me ferai torrent».

Ses oraisons, à fort contenu théologique et liturgique, sont un cri d'amour adressé à la Trinité, la vie de toute vie, la source d'espérance qui ne tarit jamais. «Ô Trinité éternelle, mon doux amour! Toi lumière, donne-moi la lumière, toi sagesse, donne-moi la sagesse, toi suprême force, fortifie-moi. Aujourd'hui, Père éternel, que se dissolve notre nuage afin que parfaitement nous connaissions et suivions en vérité ta Vérité d'un cœur pur et libre» (Oraison XXII).

En février 1375, elle se rend à Pise avec son groupe et y prêche la croisade. Elle reçoit les stigmates dans l'église Santa Christina de Pise. C'est probablement là qu'elle écrit sa première lettre au pape Grégoire XI pour qu'il nomme des hommes vertueux comme cardinaux: «Veillez aux choses spirituelles, mettez de bons pasteurs et de bons gouverneurs dans nos villes (...) Confiez-vous dans le Christ Jésus, et ne craignez rien.» Elle écrira et dictera

des centaines de lettres qui commencent par cette phrase: «Au nom de Jésus crucifié et de la douce Marie» et se terminent par «Doux Jésus, Jésus amour».

Le 18 juin 1376, elle arrive à Avignon et rencontre le pape. Il fera son entrée à Rome en 1377. Pendant ces années-là, Catherine transforme un château en monastère et y fait aménager une chapelle. Elle commence le livre du *Dialogue*, qu'elle appelle «mon livre», et qui se présente comme un dialogue amoureux entre «celle qui n'est pas et celui qui est», entre l'âme et Dieu. «Sois donc attentive à faire des oraisons pour toutes les créatures douées de raison et pour le corps mystique de la sainte Eglise, et pour ceux que Je t'ai donnés pour que tu les aimes d'un amour singulier (...) Mais ne manque pas, toi, ni eux, d'espérer en moi, et ma providence ne vous manquera pas, et chacun, humblement, recevra ce qu'il est apte à recevoir » (*Le Dialogue*, CIX).



^ dans Grain de Soleil (F) ^

En cette même année, éclate dans l'Eglise le Grand Schisme qui ne prendra fin qu'au concile de Constance, en 1417. Elle soutient et encourage le pape Urbain VI qui vient de succéder à Grégoire XI. Elle exhorte les puissants à se rallier au pontife légitime. Sa santé se détériore. En ce début 1380, on voit chaque jour cette jeune femme de 33 ans, revêtue de l'habit des tertiaires dominicaines, se rendre péniblement à la basilique Saint-Pierre pour accomplir sa mission: prier et s'offrir pour la guérison de l'Eglise.

Catherine meurt à Rome le 29 avril 1380.

Jacques Gauthier

Les Saints, ces fous admirables - Novalis/Editions des Béatitudes – 2005

Mardi 30 avril Bienheureuse Marie Guyart de l'Incarnation

Quand le 1^{er} août 1639, Mère Marie de l'Incarnation débarque à Québec avec ses compagnes, la future capitale ne compte que 200 habitants, frileusement abrités derrière un rempart de rondins! Samuel de Champlain face à cet immense territoire, peuplé de «sauvages» (farouches Iroquois ou pacifiques Hurons), a obtenu, tenace, un renfort de population: ouvriers et religieuses.

Voici donc nos sœurs accueillies avec joie par ces premiers Québécois. Mais leur implantation va exiger un héroïsme quotidien: le froid, les moustiques, les attaques des Iroquois, celles des Anglais, les incendies, sans oublier l'isolement. La France est si loin!

Affronter les difficultés, Marie Guyart (en religion Mère Marie de l'Incarnation) en a l'habitude. Née à Tours, veuve à 19 ans avec un bébé, elle a été embauchée par son beau-frère pour gérer son entreprise de transport. Femme d'affaires traitant avec les cochers et les charretiers de la Loire, elle a pourtant toujours gardé le cœur fixé en Dieu. Quand son fils a pu se passer d'elle, elle a réalisé son rêve: se consacrer à Dieu, chez les Ursulines de Tours, un ordre enseignant.

Forte dans sa foi, habile aux affaires, douée pour les langues (elle compose un catéchisme en Huron, en Iroquois, en Algonquin), tendre et humaine dans les relations, la Supérieure des Ursulines va être beaucoup plus qu'une éducatrice. Les Canadiens voient en elle la Mère de l'Eglise au Québec. Son fils, Claude Martin, devenu bénédictin, obtiendra d'elle une autobiographie spirituelle qui reste un écrit mystique majeur du 17^e siècle.

Semainier chrétien 1991/1992

**On ne peut parcourir
AVRIL, sans évoquer une
Histoire de poissons**

En voici une belle... et
surtout véridique, relatée
dans l'hebdo «Pèlerin»
(France).

C'est l'histoire d'une étrange tribu de Blancs
originaires de France, qui débarque à Boromo, petit village
du Burkina Faso, avec l'idée de monter un spectacle : *Le fleuve*.
Sur place, artisans français et burkinabés se mettent à façonner
des poissons en papier mâché, des hérons, des crapauds,
des flamants, des baleines, des crocodiles, des vagues.
Leur rêve ? Imaginer ensemble l'eau
ruisselant dans ce pays de sécheresse...

À l'origine de ce rêve-
projet, il y avait Christophe
Evette, sculpteur, marionnet-
tiste et directeur de la troupe
des *Grandes personnes*
d'Aubervilliers (compagnie de
théâtre des rues – marionnet-
tes géantes). En **2002**, il débarque à Boromo, petit village du
Burkina Faso, avec le rêve de créer un spectacle ambulant et
itinérant («*Une parade pouvant se dérouler dans différentes
villes du pays devant être une réflexion poétique sur l'eau, la vie
et l'homme*»).

Très vite des ateliers de construction sont mis en place.
On y fabrique des poissons en papier mâché, des hérons, des
crapauds, des flamants, des baleines, des crocodiles, des vagues.

Après des mois de travail, le grand jour arrive pour les 200 Burkinabés et Français. «*Le
Fleuve se réveille, il prend de la vigueur, remue ses eaux, entraîne ses créatures dans ses
rapides et, avec elles, la population locale. Comme un véritable flot d'énergie, il se fait fête
païenne, respectueuse des traditions africaines. Au fur et à mesure que la parade avance, les
gens renoncent à leur timidité et se laissent envelopper dans ce cortex humain de rythmes et
de couleurs.*

Au coucher du soleil, sur la route nationale de Boromo, les «garibous» continuent à
mendier, les camions poursuivent leur chemin en se frayant un passage à travers la foule
grouillante. Après la parade d'inauguration du Festival panafricain du cinéma, la compagnie
des *Grandes personnes* rentre en France, mais le spectacle continue, porté par les artistes
burkinabés. *Le fleuve* poursuit sa tournée dans une vingtaine de villes du pays et continuera
à naviguer sur les vagues de l'imaginaire.

Giselda Gargano – *Pèlerin* - N° 6337

Poisson d'avril ! On connaît mal l'origine de cette coutume qui consiste à faire des blagues le
jour du 1^{er} avril. Certains pensent qu'elle remonte à l'année 1564, qui débuta le 1^{er} avril après
quatre ans de changements et avant de fixer une fois pour toutes le début d'année au 1^{er}
janvier. Il est plus vraisemblable que les «poissons d'avril» soient en lien avec les périodes de
pêche en eau douce. Cela fait des siècles en effet qu'en France la pêche en douce a été
interdite à partir du 1^{er} avril, pour favoriser la reproduction. Aux pêcheurs en lacs et rivières
qui ne pouvaient plus s'adonner à leur activité favorite, on prit l'habitude d'envoyer des
harengs comme «poissons d'avril» par dérision. Ces harengs se seraient transformés en
poissons de papier que l'on place, subrepticement, au dos des gens. *Images du mois* (F) - N° 288

